



Monsieur Klein

Un film français

de Joseph Losey (1976),

scénario

de Franco Solinas et

Fernando Morandi,

avec

Alain Delon (Robert Klein),

Jeanne Moreau (Florence),

Juliet Berto (Jeanine),

Jean Bouise (le vendeur),

Michael Lonsdale (Pierre),

Suzanne Flon (la concierge).

1 h 46 min

À travers le portrait de monsieur Klein, un marchand d'art qui, dans la France occupée, profite des lois antijuives pour acheter des chefs-d'œuvre à vil prix jusqu'à ce qu'il soit pris du jour au lendemain pour un juif, Joseph Losey interroge la notion d'identité d'un homme, ainsi que la conscience et le regard de chacun.

Enquête d'identité

Histoire, lettres et éducation au cinéma, lycée

Paris, 1942. Catholique d'origine alsacienne, Robert Klein profite de la guerre pour racheter à vil prix des œuvres d'art appartenant à des juifs. Un jour, il trouve sur son paillason un exemplaire d'un périodique diffusé auprès des juifs de France. Erreur ou « plaisanterie », le marchand mène l'enquête et découvre bientôt qu'un autre Robert Klein s'est servi de son homonymie pour faire écran et disparaître dans la clandestinité. Après s'être rendu au domicile de son alter ego, il rencontre Florence, sa maîtresse, qu'il presse de questions. En vain. Mais le temps presse. La liste des abonnés du journal a été remise à la préfecture de Police et M. Klein est devenu un suspect. L'homme tente alors de réunir des certificats de naissance afin de prouver qu'il n'est pas juif. Las, M. Klein est arrêté lors de la grande rafle du Vélodrome d'Hiver.

Le piège kafkaïen

> Étudier le portrait du héros. Interroger le sens de sa culpabilité. Analyser les pistes de l'enquête du héros.

• *Portrait de Robert Klein.* Robert Klein, la quarantaine, conduit des affaires très lucratives auprès de la communauté juive aux abois. Son indifférence au malheur des autres atteste un manque de compassion et une inaptitude à aimer. Pourtant, cet homme dénué de scrupules qui porte beau sait être charmant quand ses intérêts l'y contraignent. Intelligent et cultivé, cet homme âpre au négoce se montre parfois cynique avec son entourage. Il déclare fièrement être un bon Français qui croit aux institutions de son pays. Sa fortune lui procure un sentiment de supériorité et de liberté qu'il affiche avec dédain. Il a, au fond, l'impression d'appartenir à une certaine élite sociale. À noter que s'il se pose des questions sur son identité, sa psychologie n'évolue guère. Enfin, signe prémoniteur de cette « parabole kafkaïenne », l'initiale de son patronyme le rapproche de Joseph K., l'infortuné héros du *Procès*.

• *La conspiration en marche.* Si le film s'ouvre par un examen médical donnant le ton d'enquête du film, l'intrigue ne débute qu'à partir de l'épisode du petit journal juif. La visite à la direction de la publication lance, quant à elle, la machine infernale puisque Klein y apprend qu'un double de la liste des abonnés a été remis à la préfecture de Police. Son enquête commence alors et c'est en grattant sa propre adresse sur le bandeau du journal qu'il en découvre une autre. En faisant passer Klein-Delon pour lui-même, le résistant juif qui a usurpé son identité protège ainsi son activité secrète et laisse Klein-Delon s'enfermer dans le piège de l'identité.

• *Des personnages énigmatiques.* Il y a d'abord l'atmosphère fantomatique régnant au château et les fuites de Florence, la maîtresse de Klein-bis, qui apparaissent vite comme les pièges d'un labyrinthe identitaire. Comment ne pas voir l'énigmatique Florence comme un alibi censé donner du crédit à l'existence du double mystérieux de Robert Klein? Étrange attitude, en effet, que celle de cette femme qui laisse entendre qu'elle redoute Klein-bis et qui, au petit matin, se lance dans les bras d'un homme conduisant un side-car. Scène qui renvoie singulièrement à la photographie de l'homme au side-car (Klein-bis?).

Guère moins ambiguë et mystérieuse: la concierge, qui se méfie de Robert Klein et qui distille ses informations au compte-gouttes. Peur d'être compromise ou volonté de protéger Klein-bis dont elle semble amoureuse, difficile de trancher. Étrange-

ment, c'est elle qui attire l'attention du héros sur la personne qui téléphone toutes les nuits chez Klein-bis. La femme du téléphone, qui est aussi celle de la botte blanche, représente pour Robert Klein la piste la plus sérieuse. Mais, là encore, il a vite le sentiment de poursuivre un fantôme. À moins que ce ne soit son propre destin, comme semble l'indiquer sa rencontre avec la fameuse jeune femme dans le train.

• *Des identités brouillées.* Après son échec au téléphone, Klein apprend par une danseuse que la jeune femme qu'il cherche ne se prénomme pas Isabelle mais Cathy, et qu'elle travaille désormais dans une usine de munitions, place Balard. Or, là, une ouvrière déclare qu'elle s'appelle Françoise, ce que nie l'une de ses collègues qui déchire la photo de Klein (volonté de la protéger? de quoi?). Enfin, c'est dans le train qui l'emmène à Nice que Klein retrouve celle qui se prénomme désormais Nathalie! Jeu de pistes où les repères s'effacent les uns après les autres, l'enquête de Klein ressemble à une fuite en avant qui renvoie continuellement le protagoniste à ses propres doutes.

Je est un autre

> Questionner l'identité de Robert Klein. Analyser la thématique de l'altérité et du double.

• *La perte d'identité.* Robert Klein fait mine d'ignorer la situation de l'Occupation et l'ostracisme auquel sont soumis tous les juifs. Comme cette femme humiliée en ouverture du film, il est bientôt victime d'un vaste complot qui le pousse à s'interroger sur sa propre identité. Qui est-il, cet homme que la concierge prend pour l'autre Klein et que le chasseur de la Coupole utilise comme modèle pour décrire celui (Klein-bis?) qui l'attendait au bar? Qui est donc cet être qui, à la fin de son parcours identitaire, choisit d'endosser et de partager le destin des 12 884 juifs du Vél d'Hiv qui seront déportés?

• *L'image du double.* L'identité est affaire de signes physiques, nous dit la scène liminaire. Elle est aussi soumise à la parole de l'autre, comme indice de preuves (discours de la concierge et du chasseur de la Coupole). Or, l'histoire de *Monsieur Klein* est celle d'un homme qui s'efforce de prouver qu'il n'est pas celui qu'on croit. Son problème est celui des apparences qui sonnent comme des vérités. Plus il s'acharne à montrer qu'il n'est pas cet autre Robert Klein juif, plus les faits s'appliquent à prouver le contraire.

L'obstacle principal de Robert Klein, c'est la similitude du nom qui est la marque première de l'identité de l'individu. Ce nom que prononce le vendeur

Rédaction Philippe Leclercq, professeur de lettres modernes

Crédit photo Studio Canal

Édition Émilie Nicot et Anne Peeters

Maquette Annik Guéry

Ce dossier est en ligne sur le site de Télédoc.

www.cndp.fr/tice/teledoc/

de tableaux fonctionne d'emblée comme un miroir. N'a-t-il pas le même journal que lui? Effet de miroir encore quand, à la Coupole, Klein-Delon qui était attendu au bar par un homme lui ressemblant (Klein-bis?) se met à le chercher du regard pour finalement tomber sur son propre reflet dans une glace. Vertigineuse mise en abyme de l'être qui se cherche soi-même et qui tombe sur son double, sa réplique, son image. Nouvel effet de miroir avec *Moby Dick*, le même livre de référence. Que dire encore du départ de Jeanine, identique à la fuite de Florence avec Klein-bis ou du photographe qui se souvient d'une «jolie fille et d'un beau chien» et qui, en dépit du visage caché de l'homme sur la photo, affirme reconnaître notre héros.

• *Des personnages ambigus.* Tous les autres protagonistes laissent affleurer une certaine duplicité qui participe activement du climat d'insécurité et de suspicion de l'intrigue. Pierre, l'avocat de Robert Klein, ne cherche-t-il pas à tirer profit de la situation délicate dans laquelle se trouve son ami? Nicole, l'épouse de celui-ci et maîtresse de Robert Klein, n'est-elle pas jalouse de Jeanine, l'officielle de ce dernier? Concernant les hôtes du château, pourquoi affichent-ils des airs de conspirateur? Quant au vendeur du tableau hollandais, il pourrait tout aussi bien être le Klein-bis, usurpateur d'identité, tant recherché ou alors un homme décidé à se venger de l'humiliation subie lors de sa négociation avec Klein-Delon.

Le contexte historique

> *Expliquer le système de persécution des juifs. Commenter le geste final de M. Klein.*

• *L'Occupation et la persécution des juifs.* De nombreuses séquences d'une froideur technique et documentaire rendent compte de l'impitoyable machine bureaucratique qui se met en place (l'installation des pancartes au Vél d'Hiv ou la répétition chronométrée de la grande rafle). C'est-à-dire qu'au drame personnel de Robert Klein se superpose la tragédie collective des juifs.

La scène inaugurale de la «visite médicale» qui vise à définir le degré d'aryanité d'une femme à partir de critères morphologiques annonce la suite inquisitrice du film. D'emblée, la technicité ridicule du vocabulaire scientifique employé par le «professeur» crée une incertitude identitaire porteuse de l'enjeu principal du film. Aussi, la scène provoque un malaise chez le spectateur et interroge notre propre regard critique (placé ici au même niveau que celui du médecin). Fragmenter l'humain, le traiter comme un animal, revient à le nier, nous

disent ces images froidement cliniques. Après avoir appris que son cas est «provisoirement douteux», la femme retrouve son époux et les deux se jouent la comédie de la normalité. Apparence de normalité que l'on retrouve dans le château où l'on trompe l'absurdité des faits en perpétuant des gestes d'un autre temps. Apparence de normalité encore dans Paris occupé où les habitants affectent une indifférence criminelle à l'égard du sort des juifs.

• *Le rachat du complot antisémite.* L'hostilité ambiante sourd de partout, de tous les êtres. De la présence récurrente des deux policiers, des corps des résistants tués dans l'attentat manqué, de l'arrestation de Klein-bis sur dénonciation de l'avocat de Klein-Delon, etc. Une persécution que combattent néanmoins la concierge et l'ouvrière qui déchire la photographie de son amie Françoise. Une humiliation permanente à laquelle s'oppose farouchement Jeanine lors de la pantomime anti-juive du café-concert. La honte que ressent celle-ci devant ce spectacle ou la compassion qu'elle éprouve face aux victimes de la rafle nous renvoient à notre propre indignation. Au fond, Jeanine est le seul être digne dans ce cloaque insensé.

• *Une esthétique clinique.* L'inspection de la femme en ouverture du film, la saynète du café-concert, la rafle ainsi que tous les instruments au service de la persécution et de l'élimination des juifs sont traités avec une grande froideur de ton. Une froideur esthétique qui est également sa critique. Aussi, face à tant de veulerie et d'ignominie, le sacrifice final, certes dérisoire, du héros en qui chacun peut enfin se projeter s'impose-t-il pour alléger la lourdeur de toutes les fautes commises. Sans doute au moment où il se laisse entraîner vers les wagons de la mort, Klein a-t-il conscience de racheter un peu de sa culpabilité. Sans doute, son geste moral, éthique et philosophique redonne-t-il aux juifs, hommes, femmes et enfants, broyés par «la bête immonde», un peu de leur dignité sacrifiée.

Pour en savoir plus

- CIMENT Michel, *Le Livre de Losey, entretiens avec le cinéaste*, Stock, 1986.
- LOSEY Joseph, *L'Œil du maître*, Institut Lumière, Actes Sud, 1994. Textes réunis et présentés par Michel Ciment.
- BANTCHEVA Denitza (dir.), «L'univers de Joseph Losey», *CinémaAction*, n° 96, Corlet-Télérama, 2000.
- GOLDMANN Annie et HENNEBELLE Guy (dir.), «Cinéma et judéité», *CinémaAction*, n° 37, Cerf, 1986.

Projet ambitieux, *Monsieur Klein* mêle la lourde question de l'Occupation et de l'antisémitisme en France à une réflexion sur la conscience et l'identité. Le scénario initial, «moins dense et plus long» (*in Le Livre de Losey*), est globalement réécrit par Franco Solinas qui le rend à la fois plus «dur» et plus humain. Par exemple, le personnage de Jeanine, qui n'était au départ qu'une prostituée, acquiert une présence et une maturité capables de prendre en charge notre compassion envers les victimes de la rafle. Toutefois, ce qui intéresse le plus Losey, c'est de mettre en scène le plus honnêtement possible la tragédie vécue par les juifs. Aussi sera-t-il sidéré, «en lisant des documents pour préparer ce film sur l'Occupation, par la façon dont furent livrés aux Allemands, au cours de la rafle de juillet 1942, des milliers de juifs». Et le cinéaste, consterné, d'ajouter: «Je ne me doutais pas d'une telle inhumanité de l'homme envers l'homme...»

In L'Avant-scène cinéma.

La Rafle du Vél d'Hiv

Plans rapprochés



[1]



[2]



[3]



[4]



[5]

Point culminant de la dramaturgie du film, la scène de la rafle du Vél d'Hiv est aussi le moment où Robert Klein accomplit son destin en prenant la même destination que les juifs qui l'entourent, lui qui pendant tout le film s'est échiné à prouver qu'il n'en était pas un.

Des autobus à plate-forme, bondés de juifs, entrent dans l'enceinte du Vél d'Hiv. Le stade, surveillé par des gardes mobiles, est dominé par des miradors [1]. Dans le fond, une foule s'entasse sur les gradins des tribunes grillagées. Les lettres sur les poteaux indiquent que les gens sont parqués par ordre alphabétique. Cris, pleurs, hurlements réprimés dans la violence [2]. Les familles sont séparées. Une mère tente de sauver son enfant, un policier en civil le lui arrache des bras. Robert Klein descend de la plate-forme. Son calme tranche avec l'agitation ambiante. Il semble ailleurs, hors du temps, comme un homme qui a accepté la fatalité et se trouve déjà dans l'au-delà. On aperçoit le vendeur à qui Robert Klein a acheté l'œuvre d'Adrien Van Ostade au début du film. Le destin de Robert Klein coïncide désormais avec celui collectif des juifs dont il va partager le dernier voyage. Pierre, l'avocat de Robert Klein, est venu sauver son ami. Il tient en main le précieux sésame (les certificats de naissance des grands-parents maternels de son client) qui permettrait d'ouvrir les portes de cette antichambre de la mort [3]. En bas, Robert Klein, mû par le flot humain qui l'entraîne irrémédiablement, lève un bras pour essayer de saisir les documents au passage. En vain. L'ultime chance de se soustraire à la machine infernale vient de lui échapper. La caméra suit en plongée Robert Klein prisonnier du mouvement de la foule. «Je reviens!», lance-t-il à son avocat [4]. Incrédulité? Refus des évidences? Acceptation de son sort? Robert Klein ne lutte plus contre la foule qui l'emmène vers la mort. Il se place même dans le sens de la marche. Désormais, la masse désordonnée des juifs conduite sous l'œil vigilant des policiers français et des soldats allemands doit entrer dans un tunnel semi-obscur...

Il est important ici de réfléchir une nouvelle fois au cas Klein dont le nom appartient *a priori* à deux individus différents: l'un juif, l'autre catholique. Ce qui induit une réversibilité d'identité, source de confusion. Considérons maintenant le caractère de notre Klein: arrogant, rusé, cupide, calculateur, etc. Autant de «qualités» que l'antisémitisme primaire prête aux juifs. Par ailleurs, l'identité de Robert Klein n'est pas seulement floue, elle constitue l'objet même de sa quête, elle est le moteur de l'intrigue. Alors, Robert Klein est-il juif ou non? À mesure que celui-ci mène l'enquête sur sa propre identité, il ajoute en confusion. Une confusion qui atteint son paroxysme lors du voyage à Strasbourg quand il apprend qu'il existe une branche juive de sa famille en Hollande, ce qui suppose immédiatement une parenté possible avec le Klein-bis. Que dire également de ce portrait (de famille?) hollandais vendu par Jean Bouise à Klein qui y attache ensuite une importance affective grandissante et disproportionnée par rapport à sa valeur marchande. N'y aurait-il pas là quelque roman familial enfoui que Robert Klein chercherait confusément à déterrer (l'entrée dans le souterrain revêtirait alors une valeur métaphorique)? Auquel cas monsieur Klein serait l'histoire d'une quête des origines, d'un retour aux sources d'une judéité refoulée. Ce que semble accréditer l'entêtement du protagoniste à découvrir l'identité de Klein-bis, entêtement qui causera sa perte en dépit des avertissements de son avocat et ce jusqu'à la dernière minute où la présente image contredit avec force les précédentes dénégations et le pathétique «Je reviens!» du personnage.

Robert Klein, les mains sur les barreaux, a le regard fixe de celui qui affronte désormais la mort en face [5]. Derrière lui, sorte d'incarnation de sa mauvaise conscience, le vendeur du tableau hollandais a les yeux rivés sur lui. La bande-son reprend ironiquement une partie du dialogue du début du film entre les deux hommes. La mort est en marche. En l'acceptant, Robert Klein accomplit son destin. Son geste sacrificiel fait de lui *in fine* une victime expiatoire.